

## Cahiers de Clio

périodique trimestriel fondé en 1965 par René Van Santbergen et publié depuis 1985 sous les auspices de l'Université de Liège (Histoire), en collaboration avec le Centre de Pédagogie de l'Histoire et des Sciences de l'Homme, avec l'aide de la Direction générale de la Formation et de l'Enseignement artistique de la Communauté française

### Rédaction

Cahiers de Clio

c/o Franz BIERLAIRE

Université de Liège (Histoire)

3, place Cockerill – B-4000 Liège

fax (32) 04/366 54 55 / 366 53 83 – Télécopieur (32) 04/366 57 00

### Abonnements

(frais d'expédition compris)

### Souscription directe

Belgique : 1 000 FB

Étranger : 1 375 FB

### Souscription par intermédiaire

Belgique : 1 250 FB

Étranger : 1 625 FB

### Modalités de paiement

à l'ordre de **Clio-Histoire**, 3, place Cockerill – B-4000 Liège

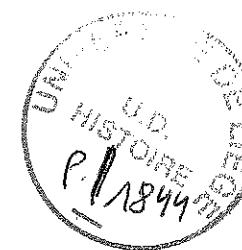
par versement au compte n° 659-3781801-94

ou par mandat postal international (libellé en francs belges).

## CAHIERS DE CLIO

édités par la Section d'Histoire de l'Université de Liège

en collaboration avec le Centre de Pédagogie de l'Histoire et des Sciences de l'Homme



Les articles parus dans les *Cahiers de Clio* sont signalés et indexés dans *Historical abstracts* et *America : history and life*, Santa Barbara (Californie), American bibliographical Center - Clio Press.

Les *Cahiers de Clio* sont affiliés à l'*Association des Journalistes périodiques belges et étrangers*.

## Bibliographie sommaire

- M. BALARD, *Les Croisades*, Paris, 1988.
- P. ROUSSET, *Les origines et les caractères de la première croisade*, Genève, 1945.
- J. RICHARD, *L'esprit de la croisade*, Paris, Éd. du Cerf, 1969.
- P. ALPHANDÉRY et A. DUPONT, *La chrétienté et l'idée de croisade*, Paris, 1954 (rééd. en 1995).
- J. RILEY-SMITH, *The First Crusade and the Idea of Crusading*, Londres, 1986.
- J. RILEY-SMITH, *Les croisades*, Paris, Pygmalion, 1990.
- H. PLATELLE, *Les croisades*, Paris, Desclée, 1994.
- J. FLORI, *La première croisade : L'Occident chrétien contre l'Islam*, Bruxelles, Complexe, 1992.
- P. ROUSSET, *Histoire d'une idéologie : La croisade*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1983.
- J. FLORI, *Croisade et chevalerie*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1997 (à paraître).
- J. FLORI, *Pierre l'ermite*, Paris, Fayard, 1998 (à paraître).

## Pic de la Mirandole, 1463-1494 : le véritable visage d'un surdoué

Giovanni Pico della Mirandola<sup>1</sup>, seigneur de la Mirandole et comte de la Concorde, une terre toute proche, est né au château de la Mirandole, situé à l'ouest de Ferrare, entre Modène et Mantoue, le 24 février 1463. Orphelin dès son plus jeune âge, il est élevé au château familial par sa mère qui l'oriente très vite vers la carrière ecclésiastique. Aussi, à l'âge de quatorze ans, mais cela n'est pas un signe de précocité à l'époque, fréquente-t-il l'Université de Bologne, où il étudie le droit canon. À la mort de sa mère, en août 1478, devenu un des hommes les plus riches d'Italie, il renonce toutefois à poursuivre les études entamées et se rend à Ferrare où, entre 1479 et 1480, il s'initie à la scolastique et fait la connaissance du dominicain Jérôme Savonarole. De 1480 à 1482, il effectue ensuite un séjour prolongé à Padoue, où il étudie Aristote et ses commentateurs arabes, en particulier Averroès. C'est dans cette ville que, déjà latiniste et helléniste, il se met à l'hébreu, mais aussi à l'arabe et à l'araméen. Ce goût pour les langues – les langues du Livre,

<sup>1</sup> Les deux sources principales de cet article sont l'ouvrage du Père H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole. Études et discussions*, Paris, Aubier Montaigne, 1974 et la préface, due à G. Tognon, de la traduction des *Œuvres philosophiques* de Jean PIC DE LA MIRANDOLE, Paris, PUF, 1993. Parmi les rares études publiées à l'occasion du 500e anniversaire de la mort de l'humaniste, on signalera celle de L. VALCKE et R. GALIBOIS, *Le périple intellectuel de Jean Pic de la Mirandole*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994, avec des traductions de l'*Oratio de dignitate hominis* et du *De ente et uno*.

de la Bible – fait de lui un humaniste, un humaniste versé toutefois dans toutes les subtilités de l'enseignement traditionnel, c'est-à-dire la scolastique, et ouvert à la pensée arabo-hébraïque, grâce aux leçons d'Élie del Medigo. En 1483, Pic fréquente l'Université de Pavie et, au printemps de l'année suivante, arrive à Florence, où il était déjà passé en 1479. Il devient le familier de Marsile Ficin et, sous son influence, il s'éloigne d'Aristote pour se tourner vers Platon, tout en approfondissant sa connaissance des langues orientales, de la Kabbale et des textes hermétiques. Même si leurs rapports ne furent pas toujours bons, tant l'écart de leurs caractères et de leur naissance était important, une amitié véritable allait unir les deux philosophes : « L'âge faisait de lui un fils pour moi, l'amitié un frère, l'amour un autre moi-même », écrit Ficin, à la mort de Pic<sup>2</sup>.

En juillet 1485, Pic se rend à Paris, où il fait la connaissance de Robert Gaguin, le général des Trinitaires ou Mathurins, avec lequel Érasme, dix ans plus tard, nouera lui aussi des contacts. Pendant plusieurs mois, Pic fréquente assidûment les théologiens de la Sorbonne, qui le considèrent comme l'un des leurs, s'intéressant à la scolastique et à ce qui constitue le couronnement de cette forme d'enseignement : la soutenance de thèses. De retour à Florence au printemps de l'année 1486, il se met à la rédaction de 900 *Conclusiones*, c'est-à-dire des 900 thèses, avec l'intention de convier toute l'Europe érudite à venir en débattre publique-

<sup>2</sup> Texte cité par G. Tognon, dans Jean PIC DE LA MIRANDOLE, *Œuvres philosophiques*, p. XXXI. Sur Ficin et Pic, voir notamment Maurice DE GANDILLAC, La philosophie de la « Renaissance », dans *Histoire de la philosophie*, sous la dir. d'Y. Belaval, coll. « Encyclopédie de la Pléiade », t. II, p. 39-59, Paris, 1973 et H. VÉDRINE, *Les philosophies de la Renaissance*, coll. « Que sais-je ? », Paris, 1971, p. 32-39.

ment à Rome<sup>3</sup>. Sa démarche est comparable à celle que Luther adoptera en 1517, lorsqu'il affichera ses 95 thèses sur la porte d'une église de Wittenberg. Sur le chemin de Rome, Pic s'arrête à Arezzo, où il a une aventure avec l'épouse d'un des cousins de Laurent le Magnifique; il tente d'enlever la jeune femme avec son consentement, mais il est blessé et emprisonné par le mari<sup>4</sup>. Tiré de ce mauvais pas par Laurent, il arrive à Rome, où il fait imprimer ses *Conclusiones* – 900 thèses *in omnia genere scientiarum* – et lance les invitations à un débat prévu après l'Épiphanie, allant jusqu'à offrir de prendre à sa charge les frais de voyage des participants.

Le grand rassemblement prévu n'aura pas lieu, car le pape Innocent VIII – celui-là même qui lança la chasse aux sorcières et entreprit d'organiser le contrôle de l'imprimerie – interdit ou plutôt suspend toute discussion publique et, en février 1487, charge une commission d'enquête d'examiner les thèses du jeune prodige. Présidée par l'évêque de Tournai, cette commission, qui entendra Pic, condamnera finalement treize des 900 thèses, sept rigoureusement, six autres de façon plus bénigne. Parmi les sept premières, trois seulement sont qualifiées d'hérétiques; de trois autres il est dit seulement : *sapit hæresim*; une autre est jugée *scandalosa, piarum aurium offensiva et contra consuetudinem universalis Ecclesiae*. Les six dernières ne sont que « fausses » ou moins encore; de l'une d'elles on observe seulement que *potest trahi ad malum sensum*. L'affaire en serait sans doute restée là si, après avoir souscrit humblement aux « déterminations » des experts pontificaux, Pic, convaincu d'avoir voulu servir la cause de « la sacro-

<sup>3</sup> Édition critique par B. KIESZKOWSKI, *Giovanni Pico della Mirandola. Conclusiones...*, Genève, Librairie Droz, 1973.

<sup>4</sup> L. VALCKE et R. GALIBOIS, *op. cit.*, p. 58-60 évoquent avec beaucoup d'humour le « rapt de Marguerite ».

sainte foi catholique », persuadé d'avoir été mal compris, désireux de montrer l'ignorance de ses censeurs, ne s'était pas empressé de rédiger, « en vingt nuits », une défense des treize conclusions censurées. Dédiée à Laurent le Magnifique, cette *Apologia* sort de presse le 31 mai 1487 et provoque la colère du pape : blâmant Pic de s'être défendu sans attendre sa décision, Innocent VIII transforme la commission d'enquête en tribunal inquisitorial, avec pouvoir, le cas échéant, de faire arrêter les coupables, ce qui donne à penser que Pic avait des partisans. Le 31 juillet, Pic signe de bonne grâce (*benigne et gratiose*) un acte de soumission et, dès le 4 août, une bulle déclare que « l'illustre et généreux seigneur [...] comte de la Concorde [...] n'encourt aucun blâme entachant sa renommée, puisqu'il a seulement proposé et publié ses thèses en vue d'une discussion scolaire et sous le contrôle du Siège apostolique et que lui-même déclare les tenir pour telles que nous les jugeons et qu'il a fait serment de ne plus les soutenir »<sup>5</sup>.

Vers la fin de la même année 1487, Pic, peut-être mal conseillé, peut-être aussi pour fuir un péril réel, quitte Rome, sans doute avec l'intention d'aller chercher appui en Sorbonne, où ses thèses avaient été jugées admissibles à la soutenance. Le pape lance immédiatement un mandat d'arrêt et, dans les premiers jours de janvier 1488, Pic est arrêté entre Grenoble et Lyon et emmené sous escorte à Paris. Pour le faire échapper aux deux nonces du pape en France, on l'enferme au château de Vincennes, où il est toutefois traité avec tous les égards. L'Université de Paris prenant la défense d'un homme qui ne cesse de proclamer sa soumission entière, et Laurent de Médicis exerçant des pressions incessantes, le pape Innocent VIII finira par

suspendre les poursuites intentées contre Pic qui sera autorisé à regagner Florence et à y demeurer.

En juin 1488, Pic s'installe dans une villa préparée pour lui par Laurent de Médicis, près de Fiesole. Il va se consacrer à l'étude et à la rédaction de plusieurs ouvrages importants, dont certains ne seront publiés qu'après sa mort, par son neveu Gianfrancesco. Lorsque, sur son conseil, Laurent de Médicis fera venir Savonarole à Florence, Pic deviendra l'intime du frère prêcheur. Absous définitivement par le pape Alexandre VI, il s'éteindra, dans des circonstances mal élucidées, sans doute empoisonné par ses gens pour un motif sordide, revêtu de l'habit dominicain, le jour même de l'entrée à Florence de Charles VIII, le 17 novembre 1494 : « Sans la lumière apportée par le roi de France, dira Marsile Ficin, peut-être Florence n'eût-elle jamais vu un jour plus sombre que celui où s'éteignit la lumière de la Mirandole ».

De son vivant même, Pic de la Mirandole jouit d'une réputation extraordinaire. Lorsqu'il meurt dans sa 32e année, il est célèbre dans toute l'Europe érudite, alors qu'en cette année 1494, cloîtré dans un petit couvent hollandais, Érasme, son cadet de quelques années seulement, est un moine obscur qui devra encore attendre de longues années pour sortir de l'anonymat. Pic est considéré comme le plus grand intellectuel de son temps, bien qu'il n'ait conquis aucun grade universitaire. Sa soutenance publique n'est nullement destinée à lui ouvrir les portes d'une carrière académique. D'ailleurs, ce n'est pas dans une université qu'il choisit de débattre, mais dans « la ville célèbre entre toutes, siège du Sénat apostolique, rendez-vous le plus ample des hommes les plus doctes ». Nul autre théâtre ne lui paraît assez digne pour voir se réaliser avec chance de succès une entreprise aussi grandiose que la sienne, et il espère bien que son

<sup>5</sup> H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 50-55.

entreprise sera digne de Rome, la « patrie commune », dont la gloire – impériale et chrétienne – demeure sans égale<sup>6</sup>.

Ce jeune impétueux qui ne doute de rien est un surdoué qui doit ses connaissances à ses innombrables lectures et à la fréquentation assidue de spécialistes des divers domaines qu'il voulait explorer. Devant cet étudiant tellement pressé d'apprendre, tous ces érudits ont dû penser souvent ce que Rabelais dit de Pantagruel : « En le voyant étudier et progresser, on aurait dit que son esprit courait comme le feu dans les brandes, tant il était infatigable et pénétrant ».

Contrairement à beaucoup d'autres humanistes, d'Italie ou du Nord (Pétrarque, Marsile Ficin, le théologien français Jacques Lefèvre d'Étaples ou encore Érasme), l'homme dont nous parlons n'était pas un clerc, mais un laïc. Familiar des abbayes et des couvents, confident de plusieurs moines, auditeur assidu des prédications de Savonarole, entre les bras duquel il est mort, il aurait conçu, nous dit son biographe de neveu, le ferme propos d'entrer un jour chez les Frères Prêcheurs, mais c'est seulement après son décès, avant son ensevelissement, qu'il fut revêtu de l'habit noir et blanc.

À la tête d'une fortune considérable, ce prince de la Renaissance n'eut jamais, comme Érasme, à chasser la prébende ou à chercher des mécènes. Le seigneur de la Mirandole oublie qu'il est un privilégié, lorsqu'il fustige l'étude mercenaire de la philosophie : « Je ressens les plus profondes douleur et indignation à l'endroit, non seulement des princes, mais des philosophes de notre temps, qui croient et publient qu'il ne faut point philosopher, puisqu'aucun salaire ni aucune récompense ne sont attribués aux philosophes – comme s'ils ne montraient pas, par là même,

<sup>6</sup> H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 44-46.

qu'ils ne sont aucunement philosophes. Car toute leur vie étant recherche du gain ou d'ambition, ils ne s'attachent pas pour elle-même à la connaissance de la vérité. Je me ferai cette concession, et je n'en rougirai nullement, de me louer moi-même à ce propos que je n'ai jamais philosophé que pour philosopher, ni n'ai espéré ni escompté de mes études, de mes recherches et de mes nuits studieuses d'autre salaire ou d'autre fruit que la culture de l'esprit et la connaissance d'une vérité que j'ai toujours désirée »<sup>7</sup>.

Mis à part deux séjours parisiens, l'un au Quartier latin, l'autre au donjon de Vincennes, toute la carrière de Pic de la Mirandole se déroule dans l'Italie du Quattrocento, cette mosaïque d'États entre lesquels le pacte de Lodi a établi une paix précaire en 1454, neuf ans avant la naissance de Pic. Sa mort, quarante années plus tard, coïncide avec le début des guerres d'Italie, dont la cause est la volonté du roi de France Charles VIII, héritier des droits de la maison d'Anjou, d'enlever aux Aragonais la couronne de Naples. Pic n'entendra jamais parler ni de Marignan ni de Pavie. Mais il était au Dôme, le matin du 21 septembre 1494, et avouera « avoir frissonné et senti ses cheveux se dresser » lorsque la voix terrible de Savonarole annonça l'irruption de l'armée de Charles VIII comme un nouveau déluge.

La ville où Pic vécut le plus longtemps est la Florence des Médicis<sup>8</sup>. Depuis les malheurs qui ont commencé de s'abattre sur Rome au temps de l'exil d'Avignon, la cité du lys est devenue, en même temps que la seconde patrie de tout Italien, cette nouvelle Athènes qui, écrira Marsile, vit

<sup>7</sup> Texte cité par L. VALCKE, Jean Pic et le retour au « style de Paris ». Portée d'une critique littéraire, dans *Rinascimento*, 2e s., t. 32, p. 258, Florence, 1992.

<sup>8</sup> Voir notamment Chr. BEC, *Le siècle des Médicis*, coll. « Que sais-je ? », Paris, PUF, 1977 et A. TENENTI, *Florence à l'époque des Médicis. De la cité à l'État*, coll. « Questions d'histoire », Paris, Flammarion, 1968.

refleurir les disciplines libérales presque éteintes, la grammaire, la poésie, la rhétorique, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, l'art de chanter sur l'antique lyre d'Orphée. Chefs de l'administration de la République, les chanceliers, à partir de Coluccio Salutati, digne héritier de Pétrarque, ont beaucoup contribué à faire de leur ville le foyer de l'humanisme, en y attirant des lettrés, en exhumant, en copiant, en étudiant, voire même en traduisant des manuscrits d'auteurs anciens, en entreprenant aussi la mythisation de Florence : « Quelle ville, s'exclame Salutati, non seulement en Italie, mais dans le monde entier, se dresse plus fermement à l'intérieur de son enceinte, possède de plus superbes palais, de plus splendides églises, de plus beaux édifices, de plus magnifiques portiques, de plus riches places, de plus belles et larges rues, une population plus abondante, de plus célèbres citoyens, des richesses plus inépuisables, des terres plus fécondes ? Quelle ville a une plus belle situation, un ciel plus salubre; quelle cité, pourtant dépourvue de ports, a un tel trafic de marchandises ? Où le commerce est-il plus important, plus abondant en trafics variés, plus subtil dans ses techniques ? Où trouve-t-on des hommes plus illustres, aussi remarquables dans leurs entreprises, valeureux dans leurs combats, riches de propriétés justement acquises, et célèbres ? »

À partir de 1434, Cosme de Médicis, véritable maître de Florence, mais d'abord marchand et banquier, prend en quelque sorte le relais des chanceliers, sans doute parce qu'il considère que tout ce qui renforce la réputation de sa ville est bon pour ses affaires. Il n'hésite pas à financer de véritables razzias de manuscrits d'auteurs grecs et latins et, en 1439, au début de ce que l'on n'ose pas appeler son règne, puisqu'il n'abolit jamais les institutions communales, il joue un rôle décisif dans le transfert à Florence du concile d'union des Églises d'Occident et d'Orient, contribuant ainsi, comme le dira le chancelier et humaniste Leonardo Bruni, à la

redécouverte tant attendue de l'hellénisme : « On allait connaître les lettres grecques que depuis sept cents ans personne n'avait possédées en Italie et qui pourtant étaient la source de tout ce que possédait le Latium d'érudition et de doctrine ». Dans les coulisses du concile, Cosme rencontre Phéthon<sup>9</sup>, le maître platonicien de Mistra, près de Sparte, et il est tellement séduit par ses discours que, si l'on en croit Marsile Ficin, il décide de fonder dans sa patrie une nouvelle « Académie ». Telle serait l'origine de l'Académie de Careggi, où Cosme, à la fin de sa vie, fournira à Marsile Ficin les moyens de « mettre au jour le dogme platonicien, par la faute des temps, enseveli dans la poussière », comme dit une inscription du monument funéraire érigé en 1521 à la mémoire du restaurateur de Platon<sup>10</sup>. Lorsque, l'année même de la naissance de Pic de la Mirandole, Cosme confie à Ficin une série de manuscrits grecs, l'Académie platonicienne de Florence n'est toutefois encore qu'un lieu de rencontre : « Là, écrira Ficin à Laurent, le petit-fils de Cosme, les jeunes gens pourront apprendre d'une manière vraiment agréable et facile les lois de la morale en se divertissant et l'art de discuter en s'amusant. Là, les hommes mûrs s'instruiront amplement de l'art de conduire leurs propres affaires aussi bien que celles de la cité. Là enfin, les vieillards pourront entrevoir la vie éternelle qui les attend après la vie mortelle ». Dès que Ficin ne déchiffrera plus le grec *ad verbum, nescio quomodo*, Careggi deviendra le siège d'une formidable entreprise de traduction de Platon, puis des néoplatoniciens. La première traduction intégrale de Platon paraît à Florence en 1484; elle est dédiée à Laurent le Magnifique, fidèle et protecteur de l'Académie, prince de fait de Florence jusqu'à sa mort, en 1492. Cette date marque la fin du siècle d'or : Florence devient alors une ville

<sup>9</sup> Fr. MASAI, *Pléthon et le platonisme de Mistra*, Paris, 1956.

<sup>10</sup> Sur ce sujet, voir R. MARCEL, *Marsile Ficin (1433-1499)*, Paris, 1958.

inquiétante, perturbée par la prédication de Savonarole, déchirée entre les partisans des Médicis et ceux du vénement dominicain, une ville où les livres sont brûlés et où règne la délation<sup>11</sup>.

La vie que Pic mène à Florence à partir de 1488 est une vie de retraite<sup>12</sup> : « Ma cellule, mes études, l'attrait de mes livres, la paix de mon âme, voilà ce que je préfère aux palais royaux, aux affaires publiques, aux plaisirs de la chasse, aux faveurs de la curie ». Depuis longtemps assoiffé de savoir et de réflexion, il se consacre tout entier à l'étude. Méditant chaque jour une page de l'Écriture, il s'adonne avec fougue à la vie « contemplative », qu'il veut exclusive et sévère, comme en témoigne Laurent le Magnifique : « Le comte de la Mirandole s'est établi chez nous où il vit saintement et comme un religieux. Et il a fait et il fait continuellement des œuvres de théologie très dignes. Il commente les Psaumes. Il écrit d'autres choses théologiques et dignes. Il dit l'office ordinaire des prêtres, il observe les jeûnes et une très grande continence. Il vit sans pompe et grande cour. Il n'use que du nécessaire et à moi il me semble un exemple aux autres hommes ».

Certains historiens opposent cette période « chrétienne », pendant laquelle, tombé sous l'influence de Savonarole, il ne serait plus lui-même, à sa période « scolastique », pendant laquelle, trop jeune, il n'aurait pas encore été lui-même. Si l'on en croit le principal témoin contemporain, son neveu Gianfrancesco, qui fut aussi son premier biographe, le génial et fougueux aventurier de la pensée passe par une sorte de conversion morale et

<sup>11</sup> Deux romans décrivent admirablement de climat de Florence à cette époque : A. BARBETTE, *Les bûchers de vanité*, Paris, Mercure de France, 1981 et S. BRAMLY, *La danse du loup*, Paris, Belfond, 1982.

<sup>12</sup> Sur tout ce qui suit, on renverra aux belles pages consacrées au « catholicisme de Pic » dans H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 352-389.

religieuse entre le moment où il prépare sa dispute romaine et celui de sa mort. Ce changement n'est pas le résultat d'un brusque revirement, mais d'un progrès spirituel : « D'abord désireux de gloire et enflammé d'un vain amour, il s'était laissé émouvoir par les charmes féminins. Nombreuses furent en effet les femmes qui, en raison de sa beauté corporelle et de la grâce de son langage, à quoi s'ajoutaient doctrine, richesse et noblesse, s'enflammèrent d'amour pour lui. Il ne fuyait pas leur commerce. Ainsi, se détournant quelque peu de la voie de la vie, il s'était abandonné aux délices. Mais il reprit en mains son âme et la tourna vers le Christ. Il remplaça les blandices féminins par les joies de la patrie d'en haut, et négligeant l'aura de gloire qui l'avait attiré, il se mit à rechercher de tout son esprit la gloire de Dieu et l'utilité de l'Église, et à si bien régler ses mœurs, qu'il pût être ensuite approuvé même par un juge ennemi ».

La rocambolesque affaire d'Arezzo semble avoir dégrisé le jeune prodige un peu fou : « Tu as voulu excuser ton ami, écrit-il à Alessandro Cortese, et l'on pourrait en effet trouver chez les historiens et les poètes des arguments pour sa défense. Mais ces sortes de défenses, ton ami les récuse. Il pleure sa perte, il ne détourne pas de lui sa faute. Il souffre d'avoir péché, il ne s'en défend pas. D'autres pourront l'excuser, à ce titre que lui-même ne s'excuse en rien. Rien n'est plus faible que l'homme, rien n'est plus puissant que l'amour ! L'âme forte et invaincue de Jérôme, à l'instant même où elle adhérait au ciel, assistait aux danses de jeunes filles [...]. Si cette peste a pu l'attaquer, qui ne domptera-t-elle pas ? Si l'amour a pu traiter de la sorte celui qui couchait sur la dure au désert et jeûnait huit jours de suite, que ne peut-il faire à celui qui dort sur la plume et vit dans l'abondance des délices ? Il peut se plaindre de Néptune, celui qui a fait seulement une fois naufrage. S'il tombe de nouveau heurtant la même pierre, que nul ne lui tende la main, que nul n'ait pitié de lui ! »

Le jeune homme a mûri, il est même devenu une sorte de saint laïque : « De tous les hommes que j'ai connus, confiera l'abbé de Fiesole, il était le premier en rectitude morale et en doctrine; il était plein de sagesse, bon envers tous, sans aucune jactance; sa vie était toute sainte, il avait une haute idée de Dieu, une foi ardente dans les choses invisibles, une extrême pudeur. J'ai été confident de ses secrets : je puis témoigner de sa pureté parfaite, qu'il considérait comme un don de Dieu. Au cours de nos entretiens spirituels, je voyais parfois couler ses larmes, et son esprit était comme en extase. Je me rappelle souvent avec émotion certains colloques, dans tel angle du cloître ou tel coin du jardin, où nous l'écoutions comme un nouveau Pythagore. Comme l'aimant attire le fer, il attirait à lui les cœurs et les menait à Dieu ».

Pendant son long séjour en Toscane, qui constitue la période la plus productive de sa vie, Pic publie notamment l'*Heptaplus* et *De ente et uno*. Il compose également des *Disputationes adversus astrologiam divinatricem*, sévère réfutation de l'astrologie divinatoire et de toutes les superstitions dont Rabelais se moquera dans sa célèbre *Pantagrueline Prognostication* : « Cette année, les aveugles ne verront que bien peu, les sourds entendront assez mal, les muets ne parleront guère, les riches se porteront un peu mieux que les pauvres, et les gens en bonne santé mieux que les malades ». L'ouvrage de Pic devait faire partie d'une grande œuvre apologétique contre les ennemis de la vraie religion, mais visait aussi ceux qui, faisant de leur vie le théâtre continual des influences astreines, se consacraient sérieusement à la recherche d'horoscopes et de correspondances magiques : « Ils font appel à l'analogie de la manière suivante, écrit Pic : la Lune est la porte des cieux, par conséquent elle signifie la bouche, et la bouche est la porte de la nourriture et de la parole; la barbe aussi est en rapport avec cette planète, car, comme la Lune, elle ne cesse de croître et de décroître. Les

oreilles dépendent de Saturne, car elles sont haut placées sur la tête, comme Saturne dans les Cieux, qui, pour cette même raison [...] engendre les hommes de haute taille »<sup>13</sup>.

Au cours de l'été 1489 paraît *l'Heptaple, exposition septiforme des six jours de la Genèse*, offert à Laurent de Médicis, précaution d'autant plus nécessaire que l'application de la lecture allégorique, la référence à des auteurs platoniciens hétérodoxes ou à des sources hermétiques étaient trop hardies pour que ce texte pût être considéré par les autorités romaines comme un simple commentaire de la Genèse. L'objectif de Pic était d'« interpréter sans l'aide des commentateurs précédents l'entièbre création du monde, non pas en un seul sens, mais en sept », sans jamais perdre le fil de l'exposition et sans attribuer à Moïse des choses contraires à cette vérité « retrouvée par les meilleurs philosophes, qui a été acceptée aussi par les Chrétiens ». L'idée qui le guide est que dans la fameuse œuvre des six jours sont contenus tous les secrets de la nature et que dans ses livres, même si à première vue ils n'ont rien de raffiné ni d'élaboré, Moïse a transmis tout le savoir humain et tout ce que l'esprit de Dieu lui dictait, les trésors de toute la vraie philosophie. Pourquoi sept exposés, alors que le monde fut créé en six jours ? Pic s'en explique : « De même qu'aux six jours de la création succède le Sabbat, c'est-à-dire le repos, il nous convient, en un septième exposé, pour ainsi dire sabbatique, de présenter une interprétation de la félicité des créatures et de leur retour à Dieu, concédée par la loi de Moïse et la loi chrétienne à l'homme chassé par la faute du premier père; nous dévoilerons ainsi les choses que visiblement Moïse cacha dans le texte présent, afin de rendre évidente l'idée que l'on perçoit ici une annonce très claire de la venue du Christ, du progrès de l'Église, de la vocation des hommes ».

<sup>13</sup> Texte cité par L. VALCKE, Jean Pic..., dans *Rinascimento*, 2e s., t. 32, p. 272. Cfr H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 307-326.

L'*Heptaple* est l'œuvre la plus difficile et la plus riche de Pic; il y applique sans excès et avec esprit critique les méthodes herméneutiques de la Kabbale, en particulier dans sa dernière page où il explique, à partir des décompositions et des recompositions de ses lettres, le premier mot de la Genèse (*Bereshit*), afin de démontrer que « la raison du monde et de toutes les choses [est] révélée et expliquée en cette unique expression »<sup>14</sup>.

Fondé sur une analyse précise des textes originaux, le *De ente et uno* (*L'étant et l'un*, plutôt que *L'être et l'un*) constitue l'ébauche d'une œuvre plus ambitieuse qui devait être intitulée *Concorde de Platon et d'Aristote* et dont le but était la recherche d'une concorde rationnelle, en une philosophie éternelle porteuse de vérités universelles : « Il aurait nourri la philosophie depuis son berceau, nous dit son neveu, et l'aurait conduite jusqu'à l'âge adulte (à notre époque), à tel point qu'il n'eût rien laissé à désirer pour un philosophe de notre temps, ni dans les manuscrits grecs, ni dans les manuscrits latins, ni dans les manuscrits barbares. Il aurait cité l'humide Thalès, Héraclite l'enflammé, Démocrite environné d'atomes; et en outre, par son labeur et par sa volonté, Orphée et Pythagore, puis les autres primitifs se fussent accordé dans l'Académie. Ensuite, Platon, le prince des philosophes, enveloppé dans les voiles serrés des mathématiques, et Aristote, retranché dans ses théories du mouvement, en se serrant la main, eussent conclu le pacte d'une amitié future. S'il n'eût pas obtenu la paix chez tous les philosophes, il eût cependant gagné une trêve entre bon nombre d'entre eux – entre Averroès et Avicenne, entre Thomas et Scot, dont le conflit durait

<sup>14</sup> On renverra ici à la présentation de G. Tognon, dans Jean PIC DE LA MIRANDOLE, *Œuvres philosophiques*, p. XLII-XLIV. Voir aussi O. BOULNOIS, Humanisme et dignité de l'homme selon Pic de la Mirandole, *ibidem*, p. 300-301.

depuis longtemps déjà. À tel point que dans plusieurs de leurs controverses, si quelqu'un scrutait plus attentivement et soupesait plus exactement leurs dissensiments, et, grâce à une investigation plus scrupuleuse, pénétrait par l'esprit au-delà de la surface, sous la peau, dans le secret du cœur et les replis intérieurs, il eût découvert l'unité des sens cachées sous des paroles contraires, en dépassant leurs ambiguïtés. La foule des modernes eût été tantôt honorée et tantôt condamnée, pour ses mérites et pour ses fautes. Tout entier consacré à Dieu, il défendait l'Église avec les armes qu'il pouvait; il tirait, comme on dit, la vérité cachée du puits de Démocrite; il broyait la semence inextirpable de l'ignorance, qui offusque les esprits de beaucoup de monde, et il arrachait les herbes pernicieuses lorsqu'elles commençaient à pousser »<sup>15</sup>.

Depuis Pétrarque et son pamphlet intitulé *De sa propre ignorance et de celle de beaucoup d'autres*, les humanistes discutaient des mérites respectifs de Platon et d'Aristote. Marsile Ficin fera pencher la balance du côté de Platon, d'abord en le donnant à lire, puis en popularisant l'idée que le mérite exceptionnel du platonisme tel qu'il l'entendait est d'enseigner aux hommes ce qu'il nomme « le genre même de la religion », les préparant ainsi à recevoir « l'espèce la meilleure à l'intérieur du genre ». Pour Pic de la Mirandole, il ne s'agit pas seulement de réconcilier deux philosophes ou de concilier deux systèmes philosophiques, il s'agit de défendre la philosophie en essayant de trouver l'unité de la pensée. Tel était également l'objectif du débat public qui aurait dû avoir lieu à Rome : démontrer avec une folle

<sup>15</sup> Texte cité par G. Tognon, dans Jean PIC DE LA MIRANDOLE, *Œuvres philosophiques*, p. XLV, n. 61. L'idée de l'existence d'une *Prisca theologia* portant sous ses voiles témoignages au Dieu unique avait été ranimée par Pléthon : voir H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 91 et Fr. MASAI, *Pléthon...*, p. 138.

érudition que Platon et Aristote, la sagesse des anciens et la révélation biblique, la Kabbale et le Coran, ainsi que toutes les synthèses médiévales trouvent dans la vérité une harmonie secrète.

La dispute romaine a fait couler beaucoup d'encre. Nous avons oublié que la « dispute » constituait, dans les universités de cette époque, la manière traditionnelle de vérifier les connaissances de l'étudiant et, pour ce dernier, l'occasion de les tester. « Comme la gymnastique affermit les forces du corps, dira Pic dans son *Apologia*, ainsi, dans cette sorte de palestre littéraire, les forces de l'esprit deviennent plus vigoureuses et plus vivaces. [...] Si l'on néglige de tels combats, toute la philosophie devient *somniculosa et dormitans* »<sup>16</sup>. L'épreuve du doctorat n'impliquant pas, comme aujourd'hui, la rédaction d'une thèse, on comprend qu'Érasme ait pu, en quelques jours, obtenir le diplôme de docteur en théologie de l'Université de Turin et Pantagruel soutenir à Paris peu de temps après avoir reçu de son père Gargantua un programme d'études en forme de lettre : « Pantagruel [...] voulut un jour essayer son sçavoir. De faict, par tous les carrefours de la ville mit conclusions en nombre de neuf mille sept cens soixante et quatre, en tout sçavoir, touchant en icelles les plus fors doubtes qui feussent en toutes sciences. Et [...] tint contre tous les regens, artiens, et orateurs, et les mist tous de cul ». Face au géant de Touraine et ses 9 764 thèses, notre jeune seigneur italien ne fait décidément pas le poids ! Mais lui au moins nous a laissé de quoi juger sur pièces et de constater que son audace est quelque peu surfaite, puisque 498 thèses seulement sont présentées explicitement comme « opinions propres », les 402 autres constituant une sorte d'archéologie de la théologie, un résumé – remontant le temps vers l'origine – de l'ensemble des opinions théologiques et philosophiques.

<sup>16</sup> Texte cité par H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 40.

Pic a manifestement voulu étendre le principe médiéval de la dispute à la totalité du pensable : « S'ils considéraient avec moi l'essence de la philosophie, ils avoueraient, fût-ce à contrecœur, que c'est absolument nécessaire. En effet, ceux qui se sont affiliés à l'une des écoles philosophiques, quelle qu'elle soit, par exemple à Thomas ou à Scot, qui sont actuellement les plus reçus, ceux-là certes peuvent mettre à l'épreuve leur doctrine par la discussion d'un petit nombre de questions. Mais, moi, j'ai eu pour principe de ne jurer sur la parole de personne, de me fonder sur tous les maîtres en philosophie, d'examiner toutes les positions et de connaître toutes les écoles. C'est pourquoi, devant parler sur toutes celles-ci, pour ne pas sembler attaché à une seule thèse si je la défendais en abandonnant les autres, les questions posées en même temps sur toutes ces écoles, même si elles étaient en petit nombre sur chacune, ne pouvaient pas éviter d'être nombreuses ». Pour venir à bout d'un programme d'une telle ampleur, il eût fallu des années, et un bataillon d'opposants, chacun spécialisé dans la philosophie antique, dans la scolastique ancienne ou récente, dans les langues et les doctrines orientales.

Le projet conçu par Pic n'est pas de constituer un inventaire, mais d'organiser une réception critique des doctrines païennes et des thèses chrétiennes qui ont été séparées dans leur ensemble organique. Pic n'entend pas restituer la vérité propre et immanente à chaque doctrine : en chacune d'elles, il choisit, il isole les thèses qu'il juge acceptables au sein de sa propre synthèse. Faisant acte de philosophie, il invente des thèses nouvelles avec lesquelles les conclusions sélectionnées pourront s'accorder. Et quand il fait œuvre d'historien de la philosophie, c'est en fonction de son propre engagement conceptuel. La sélection qu'il opère n'a donc rien d'éclectique.

Refaisant l'histoire de la culture, Pic en remonte le cours pour parvenir à la vérité-source d'où coulent deux rivières, ces « deux sœurs » que sont la philosophie et la théologie, pour retrouver cette sagesse originale et ensevelie, cette « philosophie primordiale » dans laquelle l'accord du christianisme et des autres sagesses trouve son principe. La volonté de retour à l'unité a pour corollaire un désir de concorde entre les philosophies. L'unité de la rationalité et la paix de l'univers ne saurait se satisfaire de conflits interminables et stériles. La paix ne peut être conquise qu'en s'appuyant sur la vérité. C'est pourquoi la première paix doit être philosophique : cette paix théologique et philosophique est le fondement de toutes les autres paix, morales et politiques, comptait-il rappeler devant le Sénat apostolique. S'il a choisi d'adresser ses thèses à cette instance, et non devant une université, n'est-ce d'ailleurs parce qu'elle représente une forme d'universalité qui peut seule réunir ce que tout le reste sépare<sup>17</sup> ?

Si nous sommes bien informés sur le sens à donner aux *Conclusiones*, ce n'est pas aux thèses elles-mêmes que nous le devons, puisque rien n'indique, pas même leur ordre, souvent confus et arbitraire, par quelles argumentations Pic entendait les défendre, mais à leur introduction, qui devait constituer le discours inaugural de la grande dispute romaine. Ce discours ne fut jamais prononcé, et le texte en demeura manuscrit jusqu'à la publication, à Bologne, en 1496, puis à Venise, en 1498, des *Opera* de Pic par son neveu Jean-François. La première édition séparée du Discours – de l'*Oratio* – paraît à Bâle, en 1530; on ignore à quelque date précise, vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, s'imposa le titre sous lequel ce Discours est connu : *Oratio de dignitate hominis*.

<sup>17</sup> Sur la dispute romaine, nous suivons O. BOULNOIS, Humanisme et dignité de l'homme selon Pic de la Mirandole, dans Jean PIC DE LA MIRANDOLE, *Œuvres philosophiques*, p. 326-330.

Ce *Discours sur la liberté de l'homme* est devenu l'ouvrage le plus célèbre de Pic de la Mirandole, non pas pour le thème – déjà évoqué – de la nécessaire concorde des esprits, dont résultera enfin la paix que le Christ a promise, mais pour le thème d'ouverture, la dignité de l'homme, donnée comme fondement et justification de la dispute qui va suivre : « Vénérables Pères, j'ai lu dans les livres anciens des Arabes que le sarrasin Abdallah, à qui l'on demandait quel était, à ses yeux, le spectacle le plus admirable sur cette sorte de scène qu'est le monde, avait répondu qu'il n'y voyait rien de plus merveilleux que l'homme. Cette opinion concorde avec l'opinion de Mercure : "Asclepius, l'homme est un grand miracle". J'ai médité le fondement de ces affirmations »<sup>18</sup>.

Pour Pic, l'homme est un être à part, le seul de toute la création qui n'ait rien reçu en propre. Lorsque Dieu eut enfin l'idée de créer l'homme, explique l'auteur de l'*Oratio*, « il ne disposait plus d'aucun modèle dans ses archétypes; tout avait été déjà distribué; l'univers était plein, l'œuvre de la création paraissait consommée... ». N'ayant plus aucune nature en réserve, le Créateur accorda à l'homme le privilège unique de se donner lui-même la nature de son choix, selon son propre vouloir, à partir des « germes de toute espèce de vie » déposés en lui, à sa naissance : « O Adam, dit-il au premier homme, nous ne t'avons donné ni une place déterminée, ni une physionomie propre, ni aucun don particulier, afin que la place, la physionomie, les dons que tu aurais souhaités, tu les acquières toi-même selon tes vœux. Pour les autres, leur nature définie est régie par des lois que nous avons prescrites; toi, tu n'es limité par aucune barrière; c'est de ta propre volonté, au pouvoir de laquelle je t'ai remis, que tu détermineras ta nature. Je t'ai installé au

<sup>18</sup> G. PICO DELLA MIRANDOLA, *De la dignité de l'homme*, trad. par Y. Hersant, Combès, Éditions de l'Éclat, 1993.

milieu du monde afin que de là tu examines plus commodément autour de toi tout ce qui existe en ce monde. Nous ne t'avons fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, maître de toi-même et ayant pour ainsi dire l'honneur et la charge de modeler ton être, tu te composes la forme que tu auras préférée. Tu pourras dégénérer en formes inférieures, animales; tu pourras, par ta propre décision, être régénéré en formes supérieures, divines »<sup>19</sup>.

Nœud de la création, comme l'explique Pic dans *l'Heptaplus*, en paraphrasant un texte classique de saint Grégoire le Grand, « l'homme a quelque chose de toute créature : il a en effet l'être en commun avec les pierres, la vie en commun avec les arbres, le sentir en commun avec les animaux, l'intelligence en commun avec les anges; si donc l'homme a quelque chose en commun avec toute créature, selon quelque chose l'homme est toute créature »<sup>20</sup>. Cette admirable confluence de toutes les natures en l'homme donne à la nature humaine une ressemblance unique avec la substance divine : « De même que Dieu est Dieu non seulement parce qu'il comprend toutes choses, mais parce qu'il réunit et résume en lui-même toute la perfection de la vraie substance des choses, dira Pic dans *l'Heptaplus*, ainsi l'homme – bien que d'une manière différente, parce qu'autrement il ne serait pas image de Dieu mais Dieu même – rassemble et réunit dans l'intégrité de sa propre substance toutes les natures du monde entier »<sup>21</sup>. Dans son « petit commentaire » d'un poème platonicien écrit par un de ses amis, il ajoutera : « La nature de l'homme a été placée au milieu de l'univers et, comme tout milieu, elle participe des extrêmes, comme si

<sup>19</sup> H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 61-67.

<sup>20</sup> H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 166.

<sup>21</sup> H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 83.

l'homme, par ses diverses parties, avait communion et convenance avec toutes les parties dont le monde est composé; et c'est pourquoi l'on a coutume de l'appeler Microcosme, c'est-à-dire petit monde »<sup>22</sup>.

Miroir de l'univers, l'homme est voué à l'universalité. Mais sa gloire est plus haute encore, puisqu'il est libre de se modeler lui-même. « Signe privilégié de l'image divine » en l'homme<sup>23</sup>, cette liberté qu'a l'homme de revêtir sa propre image fait de l'*humanitas* « une dignité à conquérir », comme l'écrit Vercors. Digne héritier de Pic, Érasme ne parlait pas autrement : « On ne naît pas homme, crois-moi, dit-il dans son *De pueris instituendis*, on ne naît pas homme, on le devient ».

Au terme de ce rapide survol de la vie et de l'œuvre de Pic de la Mirandole, on aura compris que le formidable appétit de savoir de ce surdoué n'était pas pure curiosité et que sa culture n'avait rien de superficiel. En un temps prodigieusement bref, comme le souligne Maurice de Gandillac, ce jeune homme a absorbé, sinon assimilé tout ce que lui offraient les bibliothèques du temps. Il s'est informé auprès d'étranges personnages, parfois peut-être un peu suspects. Il s'est initié seul (ou presque) à des langues difficiles. Il a lu des auteurs qu'on fréquentait peu à son époque, dont il n'existaient le plus souvent que de mauvaises copies manuscrites. Il a même su apprécier, sous leur barbarie, la sécheresse des scolastiques, préférant la précision technique de leur style à l'éloquence des humanistes.

<sup>22</sup> H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 86. Cfr RABELAIS, *Pantagruel*, VIII : « cet aultre monde, qui est l'homme ».

<sup>23</sup> Cette formule n'est pas de lui, mais de la constitution dogmatique *Gaudium et spes* de Vatican II : voir H. DE LUBAC, *Pic de la Mirandole*, p. 170-183.

Son invocation à la paix reste très actuelle : « Souhaitons cette paix à nos amis, souhaitons-là à notre temps; souhaitons-là à chaque maison dans laquelle nous entrons, souhaitons-là à notre âme, afin que, par elle, notre âme devienne elle aussi la demeure de Dieu; afin qu'après s'être dépouillée de toutes ses impuretés par la morale et la dialectique, elle s'orne de la multiple philosophie comme d'une beauté princière ». Avant d'être politique, la paix doit se faire en notre âme. Mais, avant d'être morale, elle doit se faire dans notre intellect. On ne peut s'unir sur le simple principe de la vraisemblance. C'est seulement sur un fondement critique que la vérité peut être reconnue et la paix s'établir<sup>24</sup>.

Tel est le message que nous adresse, après cinq siècles, cet étonnant personnage mort sans avoir réussi la synthèse projetée, mais qui l'avait peut-être réalisée en lui. Le véritable philosophe, écrira-t-il en 1490 à l'imprimeur Alde Manuce, ne peut jamais se dispenser de distinguer – pour les unir – ce qu'il est comme homme de ce qu'il cherche comme penseur et de ce qu'il est appelé à croire. « La philosophie recherche la vérité, la théologie la trouve, la religion la possède »<sup>25</sup>. Jamais sans doute seigneur n'aura autant mérité son titre que Pic de la Mirandole, prince de la Concorde.

Franz BIERLAIRE  
Université de Liège

<sup>24</sup> O. BOULNOIS, Humanisme et dignité de l'homme selon Pic de la Mirandole, dans Jean PIC DE LA MIRANDOLE, *Œuvres philosophiques*, p. 332-333.

<sup>25</sup> Texte cité par G. Tognon, dans Jean PIC DE LA MIRANDOLE, *Œuvres philosophiques*, p. LIII.

## Les Européens et le « modèle politique » chinois au XVIIIe siècle \*

À de rares exceptions près, l'histoire comparée de ce qu'on prend pour des idées n'est que celle du cheminement des mythes.

René Étiemble

En 1972, l'éminent sinologue français Jacques Gernet, non sans quelque malice, intitulait « Les despotes éclairés » le chapitre qu'il consacrait, dans son célèbre manuel *Le monde chinois*, aux trois grands empereurs Qing du XVIIIe siècle : Kangxi (1662-1722), Yongzheng (1722-1735) et Qianlong (1736-1795). Pour le dix-huitième siècle occidental, l'évocation de ce concept-phare de l'univers politique européen de la seconde moitié du siècle est synonyme, à la fois, d'une attitude visionnaire de quelques souverains particulièrement soucieux du « bien public », et d'une dernière tentative de l'absolutisme monarchique de justifier son existence en exerçant sur ses sujets un paternalisme intelligent et susceptible d'endiguer par des réformes l'irrésistible montée des revendications de liberté et d'égalité portées par la vague philosophique. Les Philosophes combattaient l'arbitraire, l'intolérance, le « fanatisme » – entendez « religieux » – et

\* Texte de la communication présentée au colloque « China and the World in the 18th Century », Pékin, 19-24 juin 1995.